

## ANTOINETTE FOUQUE

Editrice et psychanalyste



© Photo D.F.

**D'où est née la création, en 1973, de votre maison d'édition ? Comment a-t-elle été accueillie dans le paysage éditorial ?**

Elle est née du sentiment d'une injustice, d'une discrimination envers les femmes dans la République des Lettres qui se lisent clairement dans l'histoire littéraire. Peu de femmes écrivains ont traversé

l'histoire, non parce qu'elles n'ont pas de génie, mais parce qu'elles sont censurées quantitativement et qualitativement. Jusqu'en 1973 les manuscrits des femmes ne convenaient jamais, trop longs, trop courts, trop ceci pas assez cela ils ne correspondaient pas aux codes d'évaluation. Puisqu'en 1968, nous avons pris la parole, nous allions prendre le stylo et nous mettre à écrire. « Des femmes » est née du désir de lutter contre l'interdit de s'exprimer, d'écrire autrement que comme un homme ou de manière « neutre » – ce qui revient au même. Il s'agissait de donner lieu au non-lieu, une maison pour habiter le monde, un lieu pour créer une écriture qui ne serait pas phallique articulée à une *libido creandi* qui signifie autant création génésique que création artistique, une création littéraire qui soit une création par l'écriture.

**Préférez-vous que l'on dise d'une femme qu'elle est écrivain ou écrivaine ? Pourquoi ?**

Pourquoi pas écrivaine comme on dit châtelaine ? Mais j'aurais préféré que ce soit imposé par l'usage plutôt que par un décret. Parler, penser, n'est jamais neutre, puisque le corps, donc l'esprit ne le sont pas. Le monde, l'amour, la vie d'une femme, ses expériences, ses compétences (égales à celles d'un homme), pour être pleinement humaines, n'en sont pas moins différentes. La gestation, par exemple, est une « exclusivité » tout à fait universelle, qui n'est un continent noir que pour les hommes, encore que les plus imaginatifs comme Tiresias parviennent à l'éprouver. Or *creare*, en latin, signifie à la fois procréation et création.

**Comment expliquez-vous que les femmes soient si peu souvent récompensées par les prix littéraires de l'automne ?**

Aujourd'hui le paysage a changé grâce aux pionnières – n'oublions pas aussi Colette Audry, Régine Deforges. Bien plus nombreuses sont celles qui dirigent des maisons d'édition. Mais la misogynie perdure et avec elle la forclusion du corps et des écrits des femmes.

**Une femme pour incarner la « grantecrivaine » ?**

Je dirais grande écrivaine, parce que si on l'écrit en deux mots, le « d » reste sonore. Cependant, cette notion demeure souverainiste, phallogocentrique. Elle fait peu de cas de la gén(t)alité des femmes, qui, outre la compétence du langage (Lacan) propre aux humains, leur donne celle également humaine, bien qu'exclusivement femelle de la gestation.

La question est pour moi comment inscrire le genital, donner texte à l'aventure génésique ? Comment lui donner une inscription satisfaisante qui laisse entendre la voix charnelle, la voix miséricordieuse du cœur, la voix humaine ? Il s'agit d'écrire d'une écriture ne refoulant pas l'oral – à la recherche d'une écriture articulée à l'inconscient, une écriture matricielle, utérine.

auquel elle a remplacé Roger Gaillois. En s'asseyant sous les ors de la Coupole, elle avait été la première femme à devenir « immortelle ». Le 22 janvier 1981, jour de son investiture, dans le discours qu'elle avait prononcé devant les caméras de télévision, elle avait rendu un vibrant hommage à ses sœurs de plume. « *Ce moi incertain et flot-tant, cette entité dont j'ai contesté moi-même l'existence, et que je ne sens vraiment delimitée que par les quelques*

Emily et d'Acton pour Anne Bell. George Eliot, quant à elle, née Mary Anne Evans, fait paraître ses premières critiques littéraires sous le couvert de l'anonymat, avant de choisir pour ses romans un pseudonyme masculin, qu'elle conserva toute sa vie bien après que la lumière ait été faite sur sa véritable identité. Ce nom d'un autre sexe est celui de son moi profond, le moi d'une femme qui écrit. Un moi longtemps confiné dans la gangue des conventions sociales et dans un espace domestique restreint, où une seule pièce concentre les activités de toute une famille. Au premier grincement de porte, Jane Austen cache son manuscrit sous son papier buvard. Aurore Dudevant, née Dupin, après deux grossesses et une vie conjugale que l'adultère n'a pas suffi à affranchir, se sépare de son mari pour renaître sous un nom qu'elle a pris soin de choisir masculin, George Sand. A Nohant, elle jouit d'une liberté nouvellement conquise et trouve une zone de silence où écrire une fois ses hôtes couchés. Ne pas écrire dans le bruit des autres, c'est rester sourde à la doxa, à l'agitation de la pensée commune pour trouver sa singularité. « *Une chambre à soi* », plus qu'une réalité matérielle, est la métaphore existentielle d'une vie que l'on dirige pleinement. Un lieu où pouvoir cacher ses manuscrits parce qu'on le souhaite et non pour celer une passion dont on aurait honte, comme l'ivrogne dissimule ses flacons dans le couffin du bébé. Ce n'est pas innocent alors si en 1904, le prix Femina nouvellement créé pour la bailler belle au jury du Goncourt, méprisant des jupons, récompense Myriam Harry. Son roman, *La Conquête de Jérusalem*, raconte la vie d'une femme condamnée au bonheur dans le cadre étroit du mariage. Deux ans plus tard, le même prix est décerné à un certain André Corthis, sous lequel se cache Andrée Lecuyer, couronnée quelques années plus tard du Grand prix du roman de l'Académie française. Pour autant, qui pour se souvenir de cet écrivain si souvent prime ? Jusqu'au dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, malgré la professionnalisation du métier d'auteur, et leur présence grandissante dans la lice littéraire, les femmes y demeurent moins visibles que les hommes. Les manuels scolaires les oublient d'autant plus que leurs œuvres s'averent souvent « inclassables », en marge d'une production masculine affiliée aux mouvements et écoles.

### La liber-action de la femme

Au milieu des années 1970, fleurissent des collections consacrées à la production littéraire féminine. En 1974, Antoinette Fouque crée Les Éditions des Femmes qui participe à une « contre-culture », dans la droite ligne des revendications de l'époque. Les écrivaines féministes, qui se réclament en France du courant « différentialiste », par opposition au courant « universaliste », défendent une littérature de la spécificité, radicalement coupée de tout modèle culturel masculin. Dans un essai fondateur, *Parole de femmes*, Annie Leclerc énonce en 1974 les lignes programmatiques de l'écriture féminine. Hélène Cixous, Chantal Chawaf, Jeanne Hyvrard, Marie Cardinal sont les porte-flambeaux de cette écriture essentiellement égotiste, au sein de laquelle elles s'inscrivent en tant que sujet, considère non plus de l'extérieur mais de l'intérieur. Il s'agit aussi de se réapproprier une langue, qui a été trop longtemps « la maison des hommes ». Neologismes, féminisation des termes, retour au sens étymologique, mots-valises, calembours, a-peu-pres y participent. Si beaucoup de ces écrivains publient encore aujourd'hui, la notion d'« écriture féminine » apparaît datée dès le milieu des années 1980, quand Marguerite Yourcenar laisse vacant le troisième fauteuil de l'Académie française,